8



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE DOCTEUR

A.-F. DE MEY

AVANT-PROPOS

Nous sommes à une époque où il faut, selon l'expression de Monseigneur Mermillod, *des cœurs qui se donnent et des convictions qui s'affirment.* Or, l'homme dont notre jeune plume entreprend d'esquisser la vie fut une de ces âmes sensibles qui ne se plaisent que dans le sacrifice et le dévouement, qui veulent prendre une part de toutes les tristesses et apporter un soulagement à toutes les douleurs. Ce fut un de ces vaillants athlètes qu'on retrouve toujours dans l'arène, à l'heure du péril, pour défendre les droits sacrés de l'Eglise. Sa vie fut un long et admirable apostolat : apostolat de charité et apostolat de luttes. Père des pauvres, il eut voulu donner du pain à tous ceux qui avaient faim, vêtir tous ceux qui avaient froid et sécher les larmes de tous ceux qui pleuraient. Catholique ardent et convaincu, il eût voulu faire croire tous ceux qui ne croient pas et communiquer aux âmes cet amour de Dieu qui embrasait la sienne. « Voilà un rude catholique, » disait de lui l'illustre Monseigneur Rendu. Et il y a un mot d'un saint prêtre qui est peut-être encore plus expressif : « C'est un fier et original catholique. » Il est donc bien juste

de venir, sur la tombe de cet homme qui a tant fait de bien, jeter quelques fleurs et répandre quelques larmes.

Qu'on ne croie point cependant que nous cherchions à faire un panégyrique orné de tous les charmes de la littérature et paré de toutes les splendeurs de l'art. De tels hommes n'en ont pas besoin. Pour les louer, il suffit de raconter leur vie.

Nous essaierons donc de faire revivre dans cette courte notice le docteur de Mey tel qu'il était. Nous le peindrons avec la naïve originalité de son caractère, avec l'élévation de son esprit et de son cœur, avec ses convictions politiques et ses croyances religieuses.

Nous savons que nous resterons bien au-dessous de notre tâche. Peut-être ne nous appartenait-il pas d'écrire une si belle vie; mais c'est un devoir de reconnaissance que nous voulons accomplir envers un ami, un protecteur de notre famille, et, à ce titre, nous osons espérer l'indulgence du lecteur.

Genève, le 1er décembre 1870.

AU LECTEUR

Lecteur, avant de commencer mon récit, je veux vous faire connaître M. de Mey. Suivez-moi sur cette galerie qui regarde en face l'avenue des bains... Attendons; de là nous pourrons le voir tout à notre aise.

Le voici!

Regardez ce vieillard d'une taille élevée, qui porte sur ses épaules un manteau négligemment posé et s'abrite sous un large parasol des ardeurs du soleil : c'est lui.

Voyez : il se baisse pour ramasser un caillou;... son pied pousse du sable pour combler une ornière;... il s'arrête pour suivre le vol d'un petit oiseau... Voilà les chiens qui viennent au devant de leur maître en remuant la queue et en aboyant de joie; il les caresse et joue avec eux. Voici le ballon des enfants qui tombe à ses côtés; il le saisit et s'exerce à le lancer.

Quel type original! dites-vous?... Oui, mais c'est l'originalité d'un grand homme.

Laissez-le approcher. Quelle belle tête! Que de dignité rayonne sur son front! Comme on est saisi de respect en face de ces cheveux blancs et de cette barbe blanche qui descend sur sa poitrine! On se

demande si ce n'est point un des patriarches de l'Ancien Testament.

Il monte. Restons ici; nous l'arrêterons au passage.

Quel abord facile, n'est-ce pas?... Causons avec lui.

Sa conversation s'anime; tantôt vive, spirituelle, enjouée; tantôt grave, sérieuse, savante; souvent véhémente et passionnée; toujours originale. Il vous promène par toutes les contrées. Vous voyagez en poste, en wagon, en bateau; vous êtes dans les neiges et dans les déserts; vous vous trouvez au milieu d'une horde de Kabyles ou avec une bande de brigands des Abruzzes; vous assistez à mille épisodes de voyage. Vous parcourez toutes les grandes cités, vous visitez tous leurs mouuments; vous fouillez les ruines des vieux temples païens. Vous contemplez les paysages les plus ravissants; vous vous trouvez dans des sites splendides d'horreur. Puis, par une transition que vous n'avez pas même aperçue, du sujet le plus léger il vous amène aux choses les plus sérieuses. Histoire, littérature, philosophie, sciences naturelles, médecine, architecture, politique, tout a son tour. Il parle de tout, car il sait tout.

Bon! vous l'avez fâché. Ce n'est pas étonnant, pourquoi vous permettez-vous de critiquer ses bains? Allons, pour réparer votre faute, priez-le de nous faire visiter ses constructions... Voyez

comme votre demande le fait sourire; il est radieux.

Qu'il est heureux, ce bon docteur, de nous promener sur toutes les galeries et par tous les appartements, en nous initiant à ses desseins! Ici il placera une colonne de granit; là il y aura des boiseries sculptées; ceci sera la salle à manger; cela n'est que provisoire; là-bas il démolira, de ce côté il bâtira. Malgré ses soixante-quinze ans, il fait des projets comme s'il avait encore cinquante années à vivre. Demandez-lui de vous montrer son plan; il répondra qu'il n'en a pas d'autre que celui qui est dans sa tête. Si vous vous en montrez étonné, il sourira, satisfait de lui-même. Il vous demande un conseil pour tout; mais si vous ne pensez pas comme lui, il ne veut point de votre conseil.

Mais c'est sa chapelle surtout qu'il veut nous faire voir. Suivons-le... Ah! voici Mme de C***; il l'arrête, lui parle et s'en va avec elle : car déjà il nous a oubliés.

Voilà M. de Mey tel qu'il apparaissait au premier abord : doux et prompt à se fâcher, sérieux comme un philosophe et naïf comme un enfant, aimant à causer et sachant se taire pour écouter, distrait mais observant tout. On le trouvait extrêmement original, mais son originalité plaisait, et, quand il vous avait parlé une fois, on désirait l'entendre une seconde, et, quand on avait vécu quelque temps

dans son intimité, on l'admirait et on le vénérait parce qu'on savait qu'il était du nombre de ces hommes, trop rares aujourd'hui, qui ont *un cœur qui se donne et des convictions qui s'affirment.*

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE DOCTEUR

A.-F. DE MEY

I

Aloys-François de Mey naquit à Poperinghe, non loin de Ypres, en Belgique, au plus fort de la tourmente révolutionnaire de 1793. Il sortait d'une maison distinguée par sa noblesse. Ses parents avaient dû quitter la France, leur patrie, pour chercher sur la terre étrangère un abri dans l'attente de jours meilleurs (1).

M. de Mey ne racontait jamais, sans une vive émotion, les privations et les fatigues qu'avait

---

(1) On a voulu, parfois, donner à M. de Mey une origine roturière. Ce ne serait pas un déshonneur : la noblesse du cœur vaut mieux que la noblesse du nom. Mais voici d'où vient probablement cette opinion. Proscrit, ruiné, exposé à la misère, sans fortune et sans amis, son père en avait été réduit à se livrer à une profession industrielle pour subvenir aux besoins de sa famille et à l'éducation de ses enfants.

Plusieurs personnes, d'ailleurs, nous ont assuré que M. de Mey lui-même leur avait avoué sa noblesse.

subies sa mère fugitive, lorsqu'elle le portait dans son sein.

Nous possédons peu de détails sur les premières années de notre vénéré ami. Sa mère, sans doute, lui fit sucer la piété avec le lait et s'adonna tout entière à l'éducation de ce fils chéri; car, dès sa première enfance, Aloys montra les plus heureuses dispositions. Il racontait lui-même qu'un jour, ayant eu la faiblesse de dire un petit mensonge, il en ressentit une honte si grande et un repentir si vif qu'il prit la résolution de ne jamais retomber dans cette faute.

Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya au collége. Dans quelle ville? nous l'ignorons. Mais il est certain qu'il fit ses classes dans son pays natal. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne connut jamais à fond le mécanisme de notre langue, et chaque fois qu'il s'agissait d'écrire une affaire sérieuse, il composait d'abord en flamand et traduisait ensuite en français.

Aloys eut pour condisciple Félix de Mérode, qui, en 1830, joua un si beau rôle dans la révolution qui affranchit la Belgique de la domination hollandaise. Ce furent deux amis intimes, et, dans les dernières années de sa vie, M. de Mey aimait encore à se ressouvenir de cette liaison de collége.

La Belgique était française depuis 1795.

Buonaparte avait ceint la couronne impériale; il tenait dans sa main les destinées de la terre; il était *grand comme le monde*. Ses armées parcouraient l'Europe en proclamant la loi du glaive et le droit du canon. La France faisait de statues et des colonnes avec le bronze des canons conquis, et montrait avec orgueil sur ses drapeaux déchirés par la victoire les noms de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram. Mais la gloire ne se paye qu'avec le sang. Le pays était épuisé d'hommes et Napoléon demandait à chaque instant de nouvelles levées.

Le jeune de Mey avait dix-huit ans. L'époque approchait où il allait être obligé de satisfaire à la conscription. Dans l'intention de l'y faire échapper, on voulait qu'il entrât au séminaire de Gand. Cela, en effet, suffisait à le sauver; car le siége épiscopal de cette ville était alors occupé par un ancien prêtre assermenté, que Buonaparte y avait intronisé. Aloys, catholique avant tout, repoussa ces timides conseils. « Non, dit-il, non! jamais je ne me soumettrai à un intrus. J'ai l'âme trop noble pour obéir à celui que je ne respecte pas. Je subirai le service militaire, et, s'il faut mourir sur le champ de bataille, je mourrai, fier d'avoir servi mon pays, heureux d'avoir souffert pour mon

Dieu. » La volonté de ses parents se brisa contre une si ferme résistance.

Ce ne fut, je crois, qu'après la chute de l'Empire que le jeune de Mey vint à Paris pour y étudier la médecine. Il voyait dans la carrière qu'il embrassait une sorte de sacerdoce : car il savait que le médecin, avec le devoir de soulager les corps, a une mission morale noble, grande, sublime. Il savait que, comme le prêtre, il doit avoir pour famille tous ceux qui souffrent, et ne connaître ni heures, ni distances, ni intempéries, ne regarder ni chaumière, ni palais, lorsqu'il s'agit de soulager une douleur. Il savait qu'il lui faut toujours avoir une larme pour le malheur, une aumône pour l'indigence, et une espérance pour le désespoir, qu'il doit apporter la parole qui console avec le remède qui guérit, et se rencontrer avec le prêtre au chevet des mourants pour leur fermer les yeux. Quand on se fait une mission si belle, on a plus de force, plus de courage et plus de persévérance pour surmonter les obstacles qu'on rencontre. Aussi vit-on le jeune de Mey se livrer à l'étude avec une ardeur infatigable.

Il posa alors dans son esprit remarquablement doué les fondements de la science médicale la plus saine et la plus solide. Il ne s'en

écarta jamais dans la suite et ne donna ni dans les systèmes boiteux de l'empirisme, ni dans les erreurs et les hésitations des écoles matérialistes ou semi-matérialistes, qui infestent la médecine moderne.

Outre la médecine, notre laborieux étudiant s'occupait de littérature, d'histoire, de philosophie, et suivait assidûment les cours de la Sorbonne.

Dévoré de l'ambition de faire le bien, Aloys n'attendit pas d'avoir terminé ses études pour commencer son apostolat. Réunissant autour de lui quelques jeunes gens d'élite, il fonda une société littéraire et religieuse qui fut placée sous la direction d'un prêtre. Tantôt il y avait de petites réunions familières où la gaieté, les bons mots, la franchise faisaient les frais de la conversation. Tantôt on donnait des séances académiques où chacun présentait son travail ; c'étaient des compositions scientifiques, littéraires, philosophiques ou religieuses. Dieu bénit et fit prospérer une société si utile pour fortifier les jeunes gens dans les croyances catholiques et la pratique des vertus.

En 1821, nous trouvons M. de Mey exerçant sa profession avec le zèle le plus infatiga-

ble, et le dévouement le plus absolu. Sa science incontestable lui a bientôt acquis une certaine réputation et il est admis dans la haute aristocratie. Il profite de son influence pour toutes les bonnes œuvres; il va chez le riche mendier pour le pauvre. Partout où il y a du bien à faire, une âme à sauver, une douleur à soulager, des larmes à sécher, partout on le retrouve. Il prête son concours à la société de Saint-Nicolas, dont il fut un des inspirateurs et qui fit un si grand bien aux ouvriers. On prenait de jeunes enfants, on les élevait chrétiennement, on leur faisait apprendre un état, puis, lorsqu'ils avaient atteint leur vingtième année, on les lançait dans le monde. Et l'on avait ainsi des hommes d'intelligence, de foi et de probité, qui gagnaient honnêtement leur vie et devenaient de bons pères de famille. Presque en même temps, il fonde la société de Saint-Joseph, dont il est nommé président, et qui est devenue dans la suite l'école des frères de Vaugirard.

Ses éminentes qualités, son nom, ses talents, son attachement à l'Eglise lui attirèrent l'amitié de M. de Châteaubriand. La femme de cet illustre personnage lui donna sa confiance, et ce fut d'après les conseils et sur les sollicitations du jeune docteur, que, en 1825, elle convertit une de ses maisons en asile pour les vieux prêtres.

Un peu plus tard, voyant les piéges qui menaçaient les jeunes étudiants, livrés à eux-mêmes, et les dangers terribles auxquels étaient exposés leurs mœurs, leurs croyances et leur honneur, il loua une maison, intercéda auprès des familles pour qu'elles lui confiassent leurs enfants, qui venaient à Paris suivre les cours de droit ou de médecine, et fonda ainsi une pension, dont il fut lui-même le directeur jusqu'à l'époque de son mariage.

En 1832, le choléra, qui, depuis 1817, avait tour à tour ravagé l'Inde, le Japon, la Perse, la Sibérie, la Russie, et tué près de six millions d'hommes, fit irruption à Paris. Le fléau sévit avec une rigueur effroyable, surtout parmi les classes ouvrières. Chaque jour emportait un millier de personnes dans la tombe.

Les grands cœurs ne sont jamais plus grands qu'au jour du sacrifice ; aussi, M. de Mey se distingua-t-il parmi ceux qui combattirent le mal avec le plus d'intrépidité, et obtint-il une médaille en récompense de son dévouement.

Alors sa charité est infatigable ; il prodigue son zèle et son courage ; il oublie son repos ; il visite le réduit de l'ouvrier ; partout où il y a une souffrance à soulager, il y court, il y vole ; il y passe les jours et les nuits à soigner les pauvres sur leur grabat, et porte partout avec lui la consolation et l'espoir.

Non content de ces sacrifices, il voulut encore combattre par la plume le fléau asiatique. Il publia un opuscule fort apprécié où, à quelques considérations scientifiques et quelques recommandations pratiques, il mêla des réflexions d'un ordre autrement plus élevé, signalant les causes morales et les raisons d'être divines de cet effroyable châtiment.

Ce fut à cette époque que M. de Mey fit la connaissance de Mlle Duchaussoir. Atteinte du choléra, elle n'avait dû la vie qu'à la science et aux soins du docteur. Celui-ci fut dès lors un ami de la famille, et ses vertus ne tardèrent pas à y être appréciées. Mlle Duchaussoir était une femme d'une douceur exquise, d'une piété angélique et d'une charité admirable. Son cœur comprit celui de M. de Mey ; ils s'aimèrent et bientôt la bénédiction du prêtre consacra l'union de deux âmes si bien faites l'une pour l'autre.

Madame de Mey ne connut jamais les joies de la maternité. Son époux souffrit autant et peut-être plus qu'elle de cette épreuve. Ils n'épargnèrent ni bonnes œuvres ni prières pour obtenir du ciel qu'il leur donnât un enfant. Mais le ciel resta sourd à leurs vœux. Il réservait à leur amour et à leur dévouement une plus grande famille : les pauvres et les malheureux.

II

En 1836, au retour d'un long voyage qu'il avait fait en Italie, en compagnie de Mme de Mey et de Mlle Le Testu, cousine de son épouse, M. de Mey passa par Genève. Là, il rencontra son beau-frère, qui l'engagea vivement à visiter les bains de Saint-Gervais.

Au fond d'une des gorges les plus solitaires et les plus sauvages des Alpes, à l'endroit où, se coupant en angle, deux montagnes, couronnées de sapins, laissent tomber avec fracas l'onde écumante d'une cascade qui se change en un torrent, dont les flots roulent rapides et mugissants à travers une vallée étroite, s'élevait naguère la cabane d'un pauvre pâtre.

Or, ce pâtre avait remarqué depuis longtemps que ses moutons, au lieu de brouter l'herbe verte, allaient de préférence sur le bord du torrent lécher les cailloux. Un jour, il eut la curiosité d'approfondir cette sorte de mystère. Il écarta les pierres, et qu'elle ne fut pas sa surprise de voir jaillir du sol une source d'eau chaude! Il s'empressa de faire connaître sa découverte à M. Gontard, qui était le propriétaire du terrain. Celui-ci consulte les médecins et fait analyser l'eau par les chimistes ;

tous lui assurent qu'elle possède des vertus merveilleuses.

On fait alors des recherches qui amènent la découverte de trois nouvelles sources.

Des expériences opérées sur des malades donnent les plus heureux résultats. M. Gontard comprend le parti qu'on peut tirer de ces eaux; il se met à l'œuvre, resserre le torrent, fait sauter les rochers, fraye des routes à travers les bois, construit des bâtiments et fonde ainsi les bains de Saint-Gervais.

Lorsque M. de Mey vint en Savoie, la propagande protestante s'y faisait avec activité. Ses émissaires cherchaient à acheter les bains de Saint-Gervais. Sans doute ils eussent voulu fixer là, au sein de populations catholiques, un camp retranché du protestantisme, un arsenal de Bibles falsifiées et un pivot d'opérations prosélytiques. M. Gontard, affaibli par l'âge, ne pouvait plus supporter la direction d'un établissement aussi important. Il se montrait tout disposé à vendre ses bains au marquis de R***, qui n'aurait été que le *prête-nom légal* d'une société calviniste, laquelle, en vertu des lois alors en vigueur, était incapable d'acquérir en Savoie. Le danger était grave. M. de Mey le comprit. Il sentit qu'il avait là une mis-

sion à remplir, et que désormais c'était au pied des Alpes qu'il devait exercer l'apostalat de la charité et du sacrifice.

Il se rend auprès de Monseigneur Rey et lui fait part de son projet. « Ah! lui dit l'illustre prélat, en lui serrant la main avec effusion, je cherchais un homme, je l'ai trouvé..... Allez, mon fils, et que Dieu vous bénisse! »

M. de Mey acheta les bains de Saint-Gervais.

Dès lors il consacra sa fortune et sa vie à faire fleurir cet établissement. Il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune déception, devant aucun sacrifice. Certes, ce n'est pas sans efforts et sans luttes qu'il est parvenu à élever ces constructions splendides dans leur originalité, à attirer des multitudes d'étrangers, qui apportent l'or et l'aisance dans ces montagnes, et à établir à Saint-Gervais un foyer religieux, d'où l'esprit catholique rayonne au loin.

Oh! ils ne savaient pas ceux qui l'ont accusé de faire des bains une pure spéculation, les épreuves par lesquelles il a passé, les peines qui l'ont assailli, les découragements qui l'ont accablé et les larmes qu'il a versées! Ils ne savaient pas que son dévouement l'a traîné plus

d'une fois à deux doigts de sa ruine, que sa fortune, celle de sa femme, celle de Mlle Le Testu, ont été entièrement englouties dans les gigantesques travaux qu'il a opérés. Eh! qu'avait-il à gagner, cet homme qui, n'ayant point de famille, pouvait vivre dans l'aisance et le repos, qu'avait-il à gagner à s'user dans les labeurs et les soucis. Rien. Mais il avait du bien à faire, des souffrances à soulager, des maux à guérir, la foi catholique à sauvegarder, et voilà pourquoi il y a travaillé plus de trente ans. « Ah! disait-il dans un jour d'abattement, ah! si je n'avais pas aux bains une mission à remplir, je n'y coucherais pas ce soir. »

Le saint docteur regardait la charité comme une des premières vertus chrétiennes. Aussi, jamais le bâton du mendiant ne heurta en vain à sa porte, jamais une plainte ne retentit à son oreille sans être entendue; jamais la main que le malheureux tendit vers lui ne se retira vide.

« Le bien que cet homme regretté fit pendant plus de trente ans, écrivait-on dernièrement à l'*Union savoisienne*, les misères qu'il secourut, les œuvres de bienfaisance auxquelles il vint en aide, ce fut là un secret pour plusieurs; mais Dieu et les malheureux le savent. »

Il était de toutes les bonnes œuvres. C'est lui qui a fourni des fonds pour qu'il y eut une religieuse institutrice de plus à Saint-Gervais. C'est lui qui a acheté la maison de Haute-Tour, où les vieilles filles indigentes et infirmes trouvent une retraite pour passer le reste de leurs jours. A l'époque de la première communion, il habillait les enfants nécessiteux. Chaque dimanche il recevait les pauvres dans son cabinet, et leur donnait des consultations gratuites. Et que de fois la dette du malheureux, son loyer, ses impôts se trouvèrent payés par une main mystérieuse!

L'asile de Sallanches était de sa part l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Quelques mois seulement avant sa mort, il lui assurait d'assez importantes ressources. Sa charité ne connaissait point de bornes. En Belgique même il soutenait une école de petits garçons, qui avait été fondée par ses soins.

Dans son établissement il voulait qu'on organisât, chaque saison, des quêtes hebdomadaires dont le produit était distribué aux nécessiteux du pays.

M. de Mey venait en aide à toutes les infortunes. Lorsque la guerre fut déclarée, il s'empressa d'offrir cinquante lits pour les blessés, se chargeant de tous les frais qu'exigeraient leur nourriture et leur traitement. Sur son initiative, on organisa aux bains une quête pour

les militaires. Il voulut qu'on rassemblât tous les linges usés de son établissement. De charitables dames en firent des bandes et de la charpie, et de nombreuses caisses partirent pour les ambulances militaires.

Enfin, lorsque, à la suite de ses victoires, l'armée prussienne envahit la France, et que les populations effrayées fuyaient de toutes parts et cherchaient un refuge dans des contrées paisibles, il offrit sa maison à des prix que leur modération rendait accessible à tous. Et, quand ceux qui avaient profité de cette hospitalité voyaient leurs ressources s'épuiser et craignaient de ne pouvoir suffire à leurs dépenses, il les rassurait en leur disant avec un aimable sourire : « Eh bien! si vous n'avez plus d'argent, je vous en prêterai. »

Quel grand cœur! Certes, à ceux qui l'accusaient d'entasser des richesses, il lui était bien permis de répondre par les nobles paroles d'un grand poète :

Tu peux, sans le ternir, me reprocher cet or.
D'autres bouches, un jour, te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

III

M. de Mey se faisait tout à tous. Il était bon, doux, affable pour ses serviteurs ; il les aimait comme s'ils eussent été ses enfants et s'attachait à eux.

Un jour, un de ses anciens domestiques, qui avait depuis longtemps quitté sa maison, vient le trouver et lui raconte sa misère. Il n'a pas d'argent, pas de demeure, pas de vêtements ; il est vieux et ses bras débiles ne sont plus aptes au travail. « Alors, restez chez moi, dit le docteur attendri. — Mais, Monsieur, je ne suis plus bon à rien. — Qu'importe ! Il y a assez de monde ici pour travailler, et assez de pain pour nourrir ceux qui ne peuvent plus travailler. » Et le vieux serviteur resta aux bains jusqu'à l'âge de 86 ans.

Chaque année, il venait aux bains un grand nombre de Piémontais pour tailler le granit, et c'est par eux que les gens du pays ont appris à travailler cette pierre. M. de Mey était pour ces ouvriers d'une bonté sans égale. Il ne retranchait rien de leur solde pour les courtes journées d'hiver, et, quand des pluies les tenaient dans un chômage forcé, il les nourrissait et les payait comme s'ils eussent travaillé. « Les pauvres gens ! disait-il ; pour-

quoi retenir leur argent? Ils ont déjà assez de peine à réunir quelque chose. »

Le bon docteur aimait à causer avec eux. Il leur parlait de leur village, de leur famille; il demandait des nouvelles de leur vieux père, de leur épouse, de leurs enfants. Il compatissait à leurs misères et jouissait de leurs joies. Puis venait toujours un mot du bon Dieu pour encourager ces braves gens à supporter leurs peines.

Aux jours de fête, M. de Mey montait au village avec ses ouvriers pour assister à la messe, et c'était un spectacle bien beau et bien touchant que de le voir s'approcher de la table sainte à la tête de tous ces hommes.

M. de Mey s'était plu à établir aux bains un esprit de famille, des mœurs patriarchales et des habitudes simples. Il craignait le luxe, et, quand les étrangers se plaignaient de la nudité de leurs chambres, il leur demandait en souriant : « N'avez-vous pas un lit? N'avez-vous pas une chaise? N'avez-vous pas une table? Eh bien! que vous faut-il de plus? »

Tout le monde sait combien il était simple dans ses goûts et comme son originalité avait quelque chose de naïf. Il aimait beaucoup les animaux, les chiens surtout, et encore plus les

oiseaux : « Je le vois encore, nous écrivait-on, donnant la becquée, avec une sollicitude touchante, à trois ou quatre petits moineaux qu'il voulait élever. La pensée que ces intéressantes créatures du bon Dieu allaient peut-être mourir entre ses mains lui causait une peine véritable. Il en avait apprivoisé un qui venait partager sa nourriture, voler sur son lit et réchauffer ses pattes sur sa main. Je l'ai vu passer un long temps, dans une de ses dernières promenades au jardin, à suivre les évolutions de quelques jolies mésanges à tête noire, qui venaient près de nous becqueter des graines de soleil et s'en allaient ensuite gazouiller, en se balançant, sur les branches voisines. »

« Catholique fervent et sincère, d'une foi vive et éclairée, on eût dit, écrivait M. P. M. (1), on eût dit que M. de Mey voyait réellement ce qu'il croyait. » C'est qu'en effet le saint docteur était favorisé de visions. Nous savons assez avec quelle réserve il faut parler de ces choses, et, si pertinemment que nous les sachions, nous les tairions si nous adressions ces lignes à d'autres qu'aux amis de ce cher et vénéré défunt. On a pu lui entendre raconter qu'un jour, pendant qu'il était en prière, il vit de-

(1) *Union savoisienne*, n° du 10 novembre 1870.

vant lui la figure d'une jeune fille qui, il y avait peu de temps, était venue aux bains avec sa mère. Puis, sur cette figure pâle, candide et souriante, s'abaissa un voile de religieuse. Enfin il se répandit autour d'elle comme une vapeur lumineuse, et une forme blanche s'envola vers les cieux. — La première inspiration de M. de Mey fut de prendre la plume pour écrire à la mère de cette jeune personne. Mais il se ravisa. « On dira que je suis un rêveur ou un fou, » pensa-t-il, et il n'écrivit pas. Quatre jours après, il recevait une lettre lui annonçant la mort de la jeune fille. Au retour de son voyage à Saint-Gervais, elle était entrée dans un couvent (ce que M. de Mey ignorait), et, peu de temps après la prise de voile, elle avait rendu son âme à Dieu. L'heure de sa mort était exactement l'heure de la vision.

M. de Mey a fait dans l'intimité le récit détaillé de bien d'autres phénomènes de ce genre. L'expression de ses yeux était ineffablement douce alors, et quand il arrivait au départ pour le ciel d'une âme qu'il avait vu s'envoler : « Oh ! c'était si beau !... si beau ! » s'écriait-il avec un intraduisible accent.

Chaque fois, du reste, que M. de Mey parlait des choses de la religion, sa parole revêtait

un charme inconnu, sa figure s'illuminait d'une sainte sérénité, et il y avait dans le timbre de sa voix une douceur, une onction inexprimables. Ceux qui l'écoutaient se laissaient convaincre et entraîner malgré eux.

Il opéra plusieurs conversions, celle surtout d'une jeune protestante qui fit son abjuration dans la chapelle même des bains de Saint-Gervais, et qui plus tard quitta le monde pour se retirer dans un couvent.

Le bon docteur ne perdait aucune occasion d'éclairer les intelligences et de porter les cœurs vers le bien. « Je l'ai vu en 1862, m'écrit-on, faire le catéchisme avec persévérance tous les soirs à un jeune homme et à ses deux sœurs, dont l'instruction religieuse avait été bien négligée. »

IV

Pendant la dernière période de sa vie, sa santé gravement compromise l'obligea à deux voyages dans le Midi. Il sut les convertir en pieux pèlerinages. Durant l'hiver de 1863, qu'il passa en Algérie, il visita avec une piété admirable les souvenirs du roi Saint-Louis, a Carthage, et ceux de Saint-Augustin, à Hip-

pone. Nous avons sous les yeux le récit confidentiel des impressions qu'il éprouva en ce dernier endroit, et l'on ne sait qu'y admirer le plus des grandes leçons que son esprit éminemment philosophique faisait jaillir de ces imposantes ruines, ou des tendres sentiments que son cœur de chrétien puisait sur une terre fécondée par les larmes, le zèle et la science de l'incomparable fils de Monique : « Là, écri-
« vait-il, je n'étais ni dans le ciel, ni sur la
« terre ; j'étais seul avec le saint ; nous par-
« lions bouche à bouche ; mais, un instant, je
« fus saisi dans tout mon être ; une explosion
« de larmes m'inonda sans que je pusse me
« retenir, et, dans cette émotion, je continuais
« mes entretiens ; je ne pouvais pas le quitter ;
« je ne le voulais même pas ; mais il me calma,
« essuya mes larmes et me renvoya en me
« disant : Non, ce n'est pas vous qui me quit-
« terez ; c'est moi qui vous suivrai, qui vous
« accompagnerai partout. »

Avec la justesse de coup d'œil qui le distinguait, M. de Mey fit en Algérie les plus sérieuses observations sur l'état des esprits, les succès et les fautes de l'administration française, le système à suivre et les améliorations à réaliser pour la civilisation de cette colonie. Il condensa le résultat de ces études dans un *Mémoire* qu'il se proposait d'adresser au gouvernement français. Mais nous craignons que

ce manuscrit n'ait été brûlé avec d'autres par son auteur lui-même, peu de temps avant sa mort.

L'année suivante, en 1864, M. de Mey passa une partie de son hiver à Rome. Dans les lettres qu'il écrivit de cette métropole si chère à tout catholique, on sent le souffle puissant de la piété la plus ardente. Il donna sans doute aux monuments de l'antiquité romaine l'attention qu'ils méritent, et dont son érudition historique lui redoublait l'intérêt; mais c'est aux sanctuaires, aux souvenirs des premières persécutions, aux catacombes et aux restes des martyrs qu'il prodiguait ses visites avec une foi, une dévotion dont l'expression, dans sa correspondance, fait venir les larmes aux yeux. Nous n'avons qu'un regret : c'est que l'intimité de ces confidences ne nous autorise pas à les publier.

Il eut à Rome l'insigne faveur de voir de très-près le Souverain Pontife, et de renouveler, aux pieds de l'angélique Pie IX, les sentiments d'inaltérable attachement et de tendre dévouement qui l'ont toujours uni au Saint-Siége.

Il en a donné d'éclatants témoignages.

Vers la fin de 1866, lorsque l'on craignait à Rome une invasion garibaldienne, et que le monde catholique était dans l'attente de douloureux événements, M. de Mey offrit au Saint

Père ses bains pour le cas où il serait obligé de prendre le chemin de l'exil. Et, comme il songeait que le climat de Saint-Gervais serait trop rude pour y passer l'hiver, il se proposait de louer un château dans les environs de Genève. Pie IX, touché d'une attention si délicate, lui répondit par une lettre affectueuse dont nous donnons ici la traduction :

PIE IX, PAPE

Cher fils,

Nous vous saluons et nous vous donnons notre bénédiction apostolique, en considération de cette piété et de cet amour que vous avez pour notre mère, l'Eglise, affligée en ce moment par de pénibles tribulations, piété et amour dont témoigne votre lettre.

En effet, tandis qu'un grand nombre d'évêques italiens ont été arrachés à leur siége, et qu'ils supportent de la part des pervers toute sorte de dures vexations, vous leur offrez une noble et généreuse hospitalité pour que, une guerre impie sévissant, ils puissent trouver un abri et le repos.

Vous faites plus. Dans votre exquise sollicitude, considérant que l'âge et les infirmités de ces prélats pourraient difficilement supporter les rigueurs d'un hiver alpin, vous avez pour cette saison préparé sous un ciel plus clément un asile à ces soldats de la foi. Ainsi, vous ne vous signalez pas seulement par la libéralité d'un hôte magnifique, mais encore par la prudence d'un médecin éminent. Votre proposition nous a été bien agréable, et vos offres spontanées, nous le déclarons, sont dignes de beaucoup d'éloges.

Vous avez mis le comble à vos beaux mérites

envers l'Eglise et la société, au bien et à la défense desquelles vous avez consacré vos travaux et votre fortune, comme nous en avons la démonstration et la preuve. C'est pourquoi nous prions Dieu de favoriser vos entreprises et de répandre sur vous ses plus grandes récompenses. Vous en avez le gage dans le témoignage non douteux de notre affection et dans notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons avec amour à vous et aux vôtres.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 26 septembre de l'an XX de notre pontificat.

(*Signé*) PIE IX, P. p. (1)

Lorsque le gouvernement impérial déclara qu'il ne recevrait plus dans ses caisses les monnaies pontificales, on se souvient qu'il n'y eut dans le peuple ignorant qu'un seul cri pour accuser Pie IX de volerie, et que les journaux, salariés par un parti ou vendus à la haine, montrèrent le Vatican comme un repaire de faux-monnayeurs.

M. de Mey, désolé et indigné de la mauvaise impression répandue dans les campagnes, fit aussitôt connaître qu'il changerait au pair toutes les pièces du pape. Au mois de mai, il avait encore une assez grande quantité de cette monnaie, dont il n'avait pu se défaire.

En récompense de sa fidélité à l'Eglise et des services qu'il avait rendus à la cause

(1) Extrait du *Monde*, n° du 12 janvier 1867.

de J.-C., au mois d'août dernier, N.-S.-P. le Pape envoya à M. de Mey la croix de Saint-Grégoire. Le docteur fut vivement touché de cette marque d'estime et d'affection; mais il était trop modeste et trop simple pour étaler une décoration, et il ne la porta jamais.

V

Nous avons essayé d'esquisser en M. de Mey l'homme religieux; nous avons vu à l'œuvre sa charité et son dévouement; nous avons béni avec les pauvres ce cœur qui ne savait qu'aimer, et cette main toujours prête à donner. Consacrons maintenant quelques pages à sa vie politique.

M. de Mey était légitimiste et il demeura toujours fidèle à ses opinions. Je le montrerai dans les luttes politiques défendant avec ardeur une royauté qu'il regardait comme seule capable d'assurer la paix et la grandeur de la France. Et quand le souffle des révolutions emportera du trône la dynastie de Saint-Louis, à cette heure où le vide se fait autour des princes, où ceux qui les ont le plus encensés leur jettent le plus de boue, où ceux qu'ils ont le plus aimé leur témoignent le plus de haine, où ceux qui ont reçu le plus de bienfaits ne connaissent plus le bienfaiteur, à cette

heure, dis-je, nous le verrons suivre en exil le vieux Charles X, qui ne portera plus la couronne des rois, mais qui sera encore revêtu de plus de majesté, car sur ses cheveux blancs il y aura la couronne du malheur.

Quelles que fussent ses opinions politiques et quoi qu'on en ait dit, M. de Mey était un homme de son temps. Il comprenait la liberté, et il était le premier à la vouloir et à la demander. « Une chose m'étonna dès l'abord en M. de Mey, écrivait naguère un homme bien à même de le juger, c'est son culte fanatique pour la liberté... D'où venait en lui ce besoin de liberté? Etait-ce des habitudes de son pays natal, la Belgique, ou des nécessités de toute sa vie? Car, toujours en lutte pour le bien et la foi, guerroyant souvent seul ou tout au moins comme soldat d'une faible troupe, il lui avait bien fallu s'abriter derrière ce rempart pour faire feu sur l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il est certain que la liberté n'était pas pour M. de Mey ce qu'elle apparaît à beaucoup d'esprits, d'ailleurs très-distingués. Il ne la prenait pas pour le but de ses efforts, mais pour le moyen d'atteindre ce but unique, le DEVOIR, soit dans la vie civile, soit dans la vie religieuse. »

M. de Mey écrivait lui-même, dans son livre intitulé *le Christianisme en action :*

« L'affreux abus qu'on a fait de la liberté a
« fait croire à beaucoup de personnes, amies
« sincères de leur pays et du genre humain,
« que la liberté est inconciliable avec l'exis-
« tence de tout gouvernement réglé, et qu'elle
« ne pouvait servir qu'aux fauteurs de l'anar-
« chie et de l'athéisme. Mais, au contraire, la
« liberté véritable ne fait que préparer le
« règne de la religion et de l'ordre, et c'est
« pour cela qu'il faut la réclamer sans cesse.
« C'est par elle que le christianisme a pénétré
« dans le monde, soutenu par la puissance de
« son divin fondateur. Le christianisme, en
« séparant l'autorité temporelle de l'autorité
« spirituelle, a déclaré que la force de l'homme
« n'a aucun droit sur la conscience de l'homme;
« c'est le christianisme, selon l'observation
« d'un savant historien, qui a établi sur la
« terre la liberté de conscience, et les plus
« grandes lumières de l'Eglise n'ont cessé de
« proclamer ce principe par leurs paroles
« éloquentes et par leur résistance inébran-
« lable. »

Il ajoutait : « Sachons donc comprendre ce
« que c'est que la liberté chrétienne; ren-
« dons-lui grâce, car elle servit toujours la
« religion et l'humanité, et faisons tous nos
« efforts pour la conserver et la défendre,
« parce qu'elle a d'ardents ennemis, parce
« qu'elle est le seul bien qui nous reste, et

« parce qu'elle seule peut évoquer du tom-
« beau la gloire et la prospérité de notre
« patrie. »

On le voit, le docteur de Mey ne séparait pas la religion de la politique. Et, certes, il avait raison, car qu'est-ce qu'un Etat sans religion, sinon un corps sans âme ? On peut lui donner peut-être une vie mécanique ; une vie réelle, jamais. Ce n'est pas avec des casernes ni avec des bagnes qu'on civilise et qu'on réfrène les peuples ; c'est avec des principes religieux. Un gouvernement athée est un gouvernement perdu ; il n'opposera jamais, selon l'expression énergique de Victor Hugo, que « des chartes de plâtre aux abus de granit. »

Le trône des Bourbons, miné par les intrigues orléanistes, venait de sauter sous l'explosion des haines populaires. M. de Mey se trouvait à Paris. Il assista aux différentes phases des trois jours. Lorsqu'on nomma une commission provisoire, le peuple, rassemblé devant l'hôtel Lafitte, faisait retentir l'air des cris de : « Vive Ledru-Rollin ! » M. de Mey était là ; il monte sur une borne et harangue la foule : « Quoi !
« s'écrie-t-il, vous demandez Ledru-Rollin ?
« Connaissez-vous cet homme? Comprenez-
« vous ses pensées, ses désirs, ses plans, ses
« ambitions? Savez-vous ce qu'il veut? Il
« veut la liberté, dit-il. Oui, mais la liberté

« pour ceux qui pensent comme lui, qui « agissent comme lui ; la liberté pour ceux « qui consentiront à le reconnaître pour maî- « tre, à servir ses desseins, à plier sous ses « volontés. Nous, nous voulons la liberté « pour tous !... »

— Même pour les jésuites ? demande une voix.

— Oui, la liberté pour tous, même pour les jésuites !

— Oui, oui ! la liberté pour tous !... » répète la foule.

Louis-Philippe Ier, que Lafayette venait de proclamer *la meilleure des républiques*, avait ramassé dans le sang de la glorieuse révolution de juillet le sceptre brisé de Charles X. Mais, à peine sur le trône, il oublia trop qu'un roi ne gouverne pas sans Dieu, et il crut que pour être le *roi du peuple* il devait laisser un libre cours à toutes les passions et à toutes les haines populaires.

Le 13 février 1831, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois est envahie par une horde de forcenés. On pille tout, on brise tout, on profane le sanctuaire, on insulte les prêtres, on abat les croix, on traîne dans la boue de la rue les ornements sacerdotaux. Tout cela se passe sous les yeux de la police, et la police ne

s'émeut point. — Le lendemain, les mêmes scenes se renouvellent. La populace court à l'archevêché, le pille, le saccage, le démolit de fond en comble, et l'autorité demeure encore spectatrice impassible de ces désordres.

La France catholique était plongée dans la douleur et la crainte, car l'impiété siégeait sur le trône. Mais c'est à l'heure du danger que les grandes âmes se montrent. M. de Mey prend la plume et proteste avec courage dans son bel ouvrage du *Christianisme en action en face de ses persécuteurs*.

« Pendant quinze ans, dit-il, un parti qui « avait pris l'Église en haine n'a cessé d'accu- « muler des sophismes contre elle et des ca- « lomnies contre ses ministres. La révolution « de juillet a paru à ces hommes une occasion « pour satisfaire leurs fureurs. L'insurrection « a été signalée par le pillage des établisse- « ments catholiques et par d'affreuses vocifé- « rations contre les prêtres.

« Voilà comment les hommes qui nous gou- « vernent entendent aujourd'hui nous traiter! « Voilà, si nous ne leur arrachons pas la li- « berté de nos consciences, ce que nous de- « vons attendre d'eux : une religion faite par « eux, exploitée par eux, l'oppression du vrai « catholicisme, la honte et l'abjection de la « plus ignominieuse servitude!

« Il est donc bien clair que nous n'avons

« rien à attendre du pouvoir; que nous de-
« vons travailler nous-mêmes à la défense de
« notre foi, et former une société vigoureuse
« et libre de tous les catholiques. La foi n'a
« pas besoin de l'appui de ceux qui la dédai-
« gnent; elle vivra sans eux, malgré eux! »

Il disait encore : « Faisons sentir notre force
« en réclamant nos droits, et décidons-nous à
« être libres dans notre culte, et à ne pas
« souffrir qu'un pouvoir terrestre nous im-
« pose des règles de conscience et nous fasse
« une religion selon notre caprice. »

Tout ceci s'adressait directement au gouvernement.

Louis-Philippe avait dit un jour à Lafayette cette belle parole : « Il n'y aura plus de délits de presse; » mais ce ne fut qu'une parole, et les *lois de septembre* devaient lui donner un éclatant démenti. Le langage ferme et indigné de M. de Mey attira l'attention de la police qui n'attendit qu'un prétexte pour l'arrêter. En février 1832, on découvrit la conspiration de la rue des Prouvaires, ourdie par un agent légitimiste, Poncelet. On opéra de nombreuses arrestations, et c'est alors qu'eut lieu l'incarcération de M. de Mey; mais le docteur n'eut pas de peine à se justifier, et on dut le relâcher après un simple interrogatoire.

Ce fut cette même année que le choléra fit son apparition à Paris. Il y sévit pendant les

mois de mars, d'avril et de mai. Nous avons vu notre ami à l'œuvre, et nous savons avec quel zèle il se dévoua aux victimes.

———

Les Bourbons n'avaient pas perdu l'espoir de remonter sur le trône. La duchesse de Berry, femme à l'esprit chevaleresque, avait quitté l'Italie à bord du *Carlo-Alberto* et débarqué secrètement près de Marseille vers la fin d'avril 1832. Elle avait espéré soulever le Midi; mais son espoir fut trompé. Elle traverse alors la France et arrive en Vendée, dans ce pays des grands dévouements et des grands héroïsmes, et, comme autrefois Marie-Thérèse d'Autriche au milieu des Magyars, elle conjure les fils des Cathelineau et des Charette de mourir pour leur roi. Mais là encore les déceptions l'attendaient. L'enthousiasme de 93 était éteint; on n'avait d'ailleurs ni canons, ni fusils, ni poudre, ni argent, et la garde nationale se montrait hostile à l'insurrection. Berryer vient aux Mesliers, où se trouvait la duchesse; il la supplie de renoncer à son entreprise et de quitter la France. Caroline se montre inébranlable, et, le 3 juin, la guerre civile commence. Au château de la Pénissière, quarante-six paysans tiennent en échec pendant une journée entière un ennemi onze fois supérieur en nombre. Mais l'hé-

roïsme succombe sous la force. Les Vendéens sont partout écrasés et dispersés, et bientôt la mere du duc de Bordeaux, errant de chaumière en chaumière, poursuivie par les soldats, en est réduite à chercher un refuge dans Nantes, chez une amie, Mlle de Guigny.

Nul n'ignore comment un misérable juif (1), nommé Deutz, qui avait su gagner la confiance de Marie-Caroline, offrit de vendre pour un million le secret de la retraite de la duchesse. Le gouvernement n'eut pas honte d'accepter, et, le 6 novembre, Marie-Caroline se trouvait prisonnière. On l'envoya à la citadelle de Blaye, sous la surveillance du général Bugeaud.

Lorsque M. de Mey vit la mère de son roi sous les verroux, il sentit l'indignation lui monter au cœur, et il écrivit, en même temps que Châteaubriand, une courageuse et énergique protestation qui fut lue dans toute la France.

---

(1) Victor Hugo écrivit alors ces vers magnifiques de mépris :

Ce n'est pas même un juif! C'est un païen immonde,
Un renégat, l'opprobre et le rebus du monde,
Un fétide apostat, un oblique étranger,
Qui nous donne du moins le bonheur de songer
Qu'après tant de revers et de guerres civiles,
Il n'est pas un bandit écumé dans nos villes,
Pas un forçat hideux blanchi dans les prisons
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

« Dans quel temps vivons-nous? disait-il. « Il n'y a donc dans le cœur des hommes plus « de foi, plus de justice? La conscience pour « les gouvernements n'est donc qu'un mot « vide de sens?... O honte! ô infamie! On « achète la trahison à prix d'or; on envoie « des soldats brutals violer la maison qui donne « asile à l'infortune, et l'on ne rougit pas de « porter les mains sur une femme faible et « sans défense!......

« C'était peu d'arracher du front d'une ma- « jesté une couronne légitime; on consomme « le sacrilége en jetant dans un cachot la mère « des rois de France! Ceux qui nous gouver- « nent ne comprennent-ils donc ni la voix de « l'honneur, ni la voix de la conscience, ni la « voix du sang? Ont-ils oublié, les d'Orléans, « quelle est leur race? Ont-ils oublié ce que « cette même reine qu'ils persécutent a fait « pour eux? Ont-ils oublié avec quelle géné- « rosité les Bourbons ont su leur pardon- « ner?.... »

« Marie-Caroline est retenue prisonnière « par son oncle. Qu'en veut-on faire? Qui « nous garantit qu'elle n'a rien à craindre « pour ses jours? Qui sait si une main orléa- « niste n'a pas ramassé le poignard de Louvel? « Qui est-il, ce geôlier qui la garde? Ce « Saint-Arnaud, sorti des prisons de Sainte- « Pélagie, quel rôle doit-il jouer?...

« Au nom des droits sacrés de la royauté,
« nous protestons contre le sort fait à Marie-
« Caroline, etc.... »

Le langage de M. de Mey était vif, peut-être même trop vif. Pourtant il n'eut pas à subir les persécutions de la police, probablement par la raison toute simple qu'il venait à peine de sortir de prison.

En effet, en même temps que le parti légitimiste tentait une insurrection dans l'Ouest, les républicains prenaient les armes à Paris. Le 5 et le 6 juin, on se battit avec acharnement dans les rues de la capitale. Les insurgés furent admirables d'intrépidité; chaque barricade n'était prise que lorsqu'il n'y avait plus une main pour tenir un fusil, et l'histoire gardera le souvenir du vaillant Jeanne. L'émeute fut pourtant écrasée. Des arrestations innombrables la suivirent. On voyait partout des républicains, et M. de Mey fut arrêté comme tel. Il se trouva enfermé avec Barbès, Raspail, Blanqui, Guinard et d'autres chefs du parti républicain.

Le docteur s'était assis à l'écart dans un coin de la chambre, tandis que ses compagnons, rangés en cercle, se livraient avec animation à des discussions politiques. « — Ah! s'écria tout à coup l'un d'eux, je voudrais

bien voir devant moi un légitimiste! — Eh bien! en voilà un, s'écria M. de Mey en se levant de toute sa haute taille au fond de la salle. » A la surprise succéda la cordialité, et pendant les quinze jours qu'il eut à passer parmi les chefs républicains, M. de Mey n'eut qu'à se louer de leur conduite à son égard. Lorsqu'ils sortirent de prison, ils vinrent tous successivement faire une visite au compagnon de leur captivité.

VI

A la fin de l'année suivante, M. de Mey se maria. Peu après il quitta la France avec son épouse et Mlle Le Testu, pour se rendre à Goritz où se trouvait Charles X. Le monarque déchu reçut avec bonté cet homme qui lui demeurait fidèle dans le malheur et qui venait partager son exil et ses infortunes. Il l'attacha à sa suite et lui donna le titre de *médecin du roi*. Mais le climat de Goritz était défavorable à M. de Mey, qui, après un séjour de quelques mois seulement, dut quitter la cour. Il emporta les sympathies des princes et des princesses, et laissa de véritables regrets dans le cœur du vieux roi.

Il parcourut l'Italie et consacra près de deux ans à visiter les cités et les monuments de cette terre des beaux-arts et des grands hommes.

En 1836, il reprit le chemin de la France; mais nous avons vu comment la Providence le conduisit à Saint-Gervais.

———

Après avoir fait l'acquisition des bains de Saint-Gervais, M. de Mey se consacra tout entier au développement de cet établissement et travailla à en étendre la réputation. Dès la première année, le nombre des étrangers augmenta. La malveillance représenta alors Saint-Gervais comme un nid de légitimistes et un centre de conspiration. Le gouvernement piémontais s'émut et envoya en mission de surveillance le comte de X***. Le comte de X*** se cacha sous un nom emprunté, prit des habits simples, se donna des allures communes, et, pendant un mois, il demeura aux bains, sans se faire connaître, en mangeant à la seconde table. Or, un jour, arrive le marquis de R***. Quelle n'est pas la surprise de tout le monde lorsqu'on voit le pensionnaire de la seconde table, vêtu d'un costume brillant, l'épée au côté et la poitrine chargée de décorations, s'avancer au devant du marquis!

M. de X*** expliqua alors à M. de Mey la mission qu'il avait eue à remplir. « Mais ne craignez rien, ajouta-t-il, je sais que vous êtes un homme de bien ; j'ai constaté par moi-même l'injustice des accusations lancées contre vous, et vous ne perdrez pas à être connu. » En effet, le gouvernement facilita au docteur l'acquisition de terrains communaux et les lui fit acheter à un prix excessivement avantageux.

M. de Mey avait un caractère tout à fait indépendant.

A l'époque de l'annexion de la Savoie à la France, on lui offrit la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il la refusa, d'abord par modestie, ensuite parce qu'il ne voulait pas être redevable de quelque chose à un gouvernement qui n'avait ni ses sympathies ni son estime.

Lorsqu'une administration étrangère fut imposée à ses bains, il souffrit beaucoup. Un jour, on voulait le contraindre à accepter un règlement contraire à ses vues. « Faites-le afficher, dit-il ; mais, à l'instant même, je placarde en face de votre règlement un avis annonçant la fermeture de mon établissement. » Ce ne fut que grâce à l'esprit conci-

liant du docteur B*** que les relations de M. de Mey s'améliorèrent avec l'autorité.

Dans ses dernières années, M. de Mey ne s'occupa plus guère de politique.

Il se contenta de nourrir en son cœur les affections dynastiques qui lui avaient toujours été si chères. Il ne resta pas sans relations avec les membres les plus augustes de la famille où il vénérait la légitimité ; mais il se garda bien d'en faire parade.

Son profond respect pour la royauté eut, en 1869, une satisfaction chère à son cœur. Il eut l'honneur d'être reçu à Chamounix par S. M. la reine des Belges, qui voulut déroger pour lui au strict incognito qu'elle gardait en ce voyage. Elle daigna même accepter son invitation et lui promettre un séjour aux bains de Saint-Gervais. Mais une dépêche la rappela subitement.

Pourtant, lorsqu'on attaquait ses opinions, M. de Mey les défendait ardemment, parfois même trop ardemment. « Très-arrêté dans ses idées, écrivait Mlle de B***, très-absolu dans sa manière de voir, il supportait impatiemment la contradiction ; mais un mot de son cœur réparait vite la peine que sa vivacité

avait pu causer, et il ne gardait jamais aucun ressentiment de ce genre de discussion.

Nous l'avons déjà dit, le docteur de Mey ne séparait pas les choses de l'Etat des choses de la religion, et pour juger les événements il se plaçait au point de vue de la foi. Aussi, en face du luxe, de la corruption et des vices qui avaient envahi la société, en face de tant d'âmes blasées par l'incrédulité et le scepticisme, en face de tant d'applaudissements donnés à une philosophie menteuse et à une littérature dégoûtante, il frémissait, et plus d'une fois on put l'entendre dire: « La France est bien coupable, et Dieu la punira. » — « Avant les malheurs imprévus qui nous accablent, nous écrit-on, il semblait déjà connaître tout ce qui est arrivé. Souvent, quand on l'écoutait, on croyait entendre un prophète devant qui le voile de l'avenir se déchire. Il voyait le mal profond de la société; il en gémissait et en tirait de terribles conséquences qui, hélas! se réalisent à cette heure. »

Ses prévisions à cet égard dataient de fort loin; elles étaient chez lui à l'état de convictions inébranlables, et il avait en les exprimant un accent qui tenait du prophétique: « Dieu « s'irrite et commence à s'irriter beaucoup, « écrivait-il au printemps de 1866. Pauvre

« pygmée, l'homme le regarde de toute sa « hauteur; il le nie ou l'insulte, le bafoue et « ose même lui dicter des lois comme libre-« pensée, morale indépendante... Oh! que la « secousse sera grande! Priez, priez toujours, « et ne cessez de prier; j'en tremble de tous « mes membres... En ce moment même, mes « yeux laissent tomber quelques grosses, bien « grosses larmes... La société est profondé-« ment malade, et, certes, nous n'éviterons « pas le cataclysme dont elle est clairement « menacée depuis plus de trente ans. Enfin, « le voilà, il sera horrible. Il fera singulière-« ment le bonheur du peuple, que nos déma-« gogues encensent tant pour mieux atteindre « leurs projets; car ils se moquent bien du « peuple et de la liberté qu'ils font sonner « bien haut en rivant ses chaînes... Voilà « donc les événements, ajoutait-il à la fin de « 1867, que j'ai vu dérouler devant moi de-« puis quarante ans, quand tout le monde me « traitait de visionnaire. Si l'homme pou-« vait voir ce que Dieu nous réserve, je ne « sais ce qu'il ferait. Mais non, il faut qu'on y « passe, et, malgré les plus ardentes prières, « la consternation sera générale, et l'angoisse « tiendra en ses étreintes le cœur de tout « homme. Prions donc, prions toujours. » — Les derniers jours de sa vie, il put, hélas! voir ses sinistres prévisions terriblement justifiées

déjà. Mais il annonçait des châtiments plus cruels encore. Puissent ses prières démentir ses prédictions !

VII

Voici une page qui ne s'écrira qu'avec des larmes, parce que les paroles vont nous manquer.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le jour funèbre où l'âme de Mme de Mey avait quitté la terre.

Vivre dix ans seul !... Vivre en face d'une tombe !... Dix ans ! C'était bien long !

Mais, pour le chrétien, il y a une espérance qui est plus forte que tous les désespoirs : c'est le ciel ! M. de Mey, résigné, soumis à la volonté de Dieu, mais gardant au dedans de lui une douleur que le temps n'adoucit jamais, ne soupirait plus qu'après le jour où la mort, qui l'avait séparé de son épouse, le réunirait à son épouse.

Or, ce jour approchait.

Déjà, en 1863, il avait fait une grave maladie, et c'est alors, ou peu après, qu'il eut, sur son propre compte, une sorte de vision du

genre de celles dont nous avons parlé. Un soir qu'on le croyait mourant, il dit à la personne qui le soignait : « Il n'y a plus rien à faire : laissez-moi seul. » Le lendemain matin, sa fidèle infirmière arrive tout inquiète auprès de lui. Elle le trouve guéri, et il lui raconte que, pendant la nuit, bien éveillé pourtant, il s'est vu lui-même, comme mort d'abord, puis revenant peu à peu à la vie, et enfin complètement remis.

Cette année-ci, environ huit mois avant son trépas, le bon docteur eut une nouvelle vue de lui-même. Il voyait, raconta-t-il, son visage comme dans une glace, mais un visage de mort. « O mon Dieu, s'écria-t-il, c'est bien moi ; mais, dites, suis-je donc mort ? » Alors ses traits lui parurent reprendre un peu d'animation ; mais ils demeurèrent languissants et ternis comme ceux d'un homme qui végète au seuil du tombeau.

Effectivement, il éprouvait de cruelles souffrances. Les crises névralgiques qui le tourmentaient depuis plusieurs années et qui contractaient parfois sa face de la plus douloureuse manière, devenaient plus aigues et plus fréquentes. Il était en proie à une grande mélancolie, fuyait toute réunion nombreuse, évitait autant que possible la société et se dérobait souvent même à ses plus intimes. Ses conversations étaient habituellement mêlées de tristes

pensées et de lugubres prévisions. Il était plus irritable et cherchait dans une solitude bien antipathique à ses goûts la fuite de tout ce qui pouvait mettre à l'épreuve l'excessive impressionnabilité de ses nerfs.

Pour qui avait connu M. de Mey dans son beau temps, il entrait en agonie, et ses amis, luttant contre leurs propres appréhensions, s'efforçaient en vain de calmer les siennes, quand tout à coup, dans la dernière moitié de septembre, sa névralgie se jeta sur les organes de la nutrition. Rebelle d'abord à toute prescription médicale autre que les conseils de sa propre expérience, il dut bientôt, vaincu par le mal, accepter et même réclamer les soins éclairés et dévoués de MM. B... et M... Ces deux excellents médecins, parfaitement au fait du tempérament de M. de Mey et de son mal, virent d'abord leur traitement couronné de succès, et l'on conservait quelque espoir autour d'eux. Mais ni eux ni leur vénérable malade ne se firent illusion sur la gravité de la situation. Dès le 26 octobre, tous les trois comprirent que la science devenait impuissante à maîtriser une maladie si énergique dans une constitution si épuisée par l'âge et la douleur.

Par une insigne faveur du bon Dieu, il y avait depuis quelque temps aux bains de Saint-Gervais un saint missionnaire des Indes,

Monseigneur Tissot, évêque de Milève. M. de Mey l'avait de longue date en singulière estime et affection, et il l'avait supplié de séjourner chez lui. Le digne prélat ne tarda pas à comprendre que Dieu le destinait à fermer les yeux à son vieil ami, et il céda à ses instances, malgré tout ce qui l'appelait ailleurs. Ce fut providentiel. Usant de l'ascendant que lui donnait son auguste caractère, il prépara le malade à la nouvelle positive de son trépas et lui proposa la réception des derniers sacrements. M. de Mey lui répondit avec empressement : « Oh ! oui, sans doute ; mais suis-je assez malade pour communier sans être à jeun ? » Et sur les assurances de l'évêque, il se confessa à lui et reçut avec une visible émotion et un saint recueillement le pain du grand voyage qui conduit de la terre aux cieux. C'était le 26 octobre au matin. Tous les hôtes et le personnel de l'établissement entendirent ce jour-là la messe que Sa Grandeur célébra pour ce saint mourant. Celui-ci passa la journée à prier et à offrir à Dieu les souffrances que lui causaient des vomissements fréquents et des crises affreuses.

La nuit fut mauvaise.

M. de Mey demanda avec instance qu'on lui administrât l'extrême-onction. Il la reçut de grand matin, sans témoins, avec une foi vive et une résignation admirable. L'évêque

lui donna en même temps l'indulgence papale.

Dès lors le sommeil, avant-coureur de la mort, commence à appesantir ses paupières; ses idées sont confuses, quelques paroles vagues errent sur ses lèvres. Puis, par moments, cet état de somnolence semble cesser, le pouls se relève, ses yeux rouvrent, il prononce avec amour les noms de Jésus et de Marie : « Mon Jésus, miséricorde! Doux Cœur de Jésus, ayez pitié de moi! » Alors on lui fait prendre un peu de lait, et l'on voudrait espérer encore.

Mais, le vendredi matin, tout espoir est perdu. L'heure suprême est proche.

Le sommeil est plus opiniâtre, à peine une plainte inconsciente l'interrompt-elle parfois, et si le mourant ouvre les yeux, ce sont des yeux sans regard, et si ses lèvres remuent, ce sont des lèvres sans paroles. La journée entière n'est qu'une longue agonie. C'est la dernière lutte de la vie contre la mort; l'âme se dégage insensiblement du limon, qu'elle a fait vivre, comme un fruit trop mûr, que son propre poids détache peu à peu de la branche.

Monseigneur Tissot et quelques amis du mourant passent la nuit en prières auprès de

lui. « Il me semblait, nous écrit-on, il me semblait, pendant que je veillais près de son lit d'agonie, que les anges attendaient, prêts à recueillir pour la porter devant le trône de Dieu cette âme purifiée par de longues souffrances et errante sur ces lèvres pâles et entr'ouvertes. »

Le samedi matin, à quatre heures, M. de Mey rendit le dernier soupir.

Son corps fut exposé pendant toute la journée du samedi et du dimanche, et l'on accourut de toutes parts.

Oh! qui dira les émotions, les douleurs, les larmes de la foule qui se pressait dans la chambre funéraire pour contempler une dernière fois ces traits bénis? Il était là, étendu sur sa couche, les mains jointes, les yeux à demi-fermés, les lèvres souriantes. On eût dit qu'il priait.

Le lundi matin, malgré une pluie torrentielle, une foule immense s'était réunie pour rendre les derniers devoirs à cet homme qui avait tant fait de bien et dont la mémoire sera à jamais bénie par les populations au milieu desquelles il a vécu.

A neuf heures, le funèbre cortége s'ébranla.

Les frères de Sallanches ouvraient la marche. Accompagné de quatorze prêtres en surplis, Monseigneur Tissot, le front ceint d'une mitre blanche, précédait le cercueil. La dépouille mortelle était portée par des gens de la maison, tristes et fiers de leur fardeau ; quatre amis tenaient les coins du drap. Puis venaient les parents du défunt, ses amis, les ouvriers, les employés des bains ; enfin une dizaine de voitures contenaient les étrangers.

On parcourut lentement la longue avenue des bains et la route qui conduit au village. Le pas cadencé de la foule, les chants lugubres, les cierges avec leurs clartés tremblantes, les crêpes, le drap noir, les sanglots à demi étouffés, tout était sombre comme nos pensées, tout était triste comme nos cœurs. La nature même semblait prendre part à la douleur commune : les arbres ne portaient plus que de rares feuilles jaunes, le vent gémissait tristement à travers leurs branches mortes, la grande voix du torrent avait je ne sais quoi de monotone et de funèbre, le ciel était sombre et la pluie tombait à flots pressés.

Arrivés à l'église, on déposa le cercueil sous une grande tente de velours noir semée de larmes d'argent et entourée de cierges.

La foule, que l'enceinte sacrée pouvait à peine contenir, s'agenouilla, et, pendant

qu'elle priait, émue et recueillie, l'évêque de Milève célébra une messe solennelle.

Soudain, une voix suave et triste retentit sous les voûtes du temple... Oh! mais une voix qui était le cri d'une âme brisée, une voix qui pleurait et qui faisait pleurer! Et cette voix, qui planait sur les sons graves de l'orgue, disait : « Seigneur, Seigneur, donnez-lui-la paix (1)! »

Le saint sacrifice achevé, l'évêque monta en chaire pour prononcer l'oraison funèbre de M. de Mey. Il nous parla de son perpétuel dévouement à la religion et à l'humanité, et esquissa à grands traits l'histoire de cette longue et belle vie. La voix du prélat tremblait d'émotion, chacune de ses paroles était un accent du cœur qui remuait tous les cœurs.

Enfin le funèbre cortége se reforma pour accompagner au cimetière les restes mortels de M. de Mey.

Sa tombe avait été creusée à côté de celle de son épouse.

Quand la multitude, qui se pressait autour de la fosse, entendit le bruit lugubre et sourd de la bière qui y descend, oh! alors, les poi-

(1) En la remerciant au nom de la foule attendrie, nous ne pouvons nous empêcher de dire le nom de celle qui a si bien interprété dans ses chants la douleur de tous : c'est Mme de Croze.

trines se gonflèrent et les sanglots éclatèrent de toutes parts.

Sa tombe est fermée, mais ses œuvres lui survivent.

Longtemps on y viendra pleurer et prier. Longtemps on y verra de pauvres femmes et des vieillards agenouillés bénir, en versant des larmes, la mémoire de leur bienfaiteur. Longtemps les mères y conduiront leurs enfants par la main, et, en leur racontant sa vie, leur apprendront la piété, la vertu et le dévouement.

Saint-Julien. — Imp. F. Cassagnes.